

Raphaël
Enthoven

Morales
provisoires

Morales provisoires

Raphaël Enthoven

Morales provisoires

ISBN : 979-10-329-0121-2
Dépôt légal : 2018, janvier
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2018
170 *bis*, boulevard du Montparnasse 75014 Paris

Pour Adèle, qui change la vie

« Ainsi il va, il court, il cherche. Que cherche-t-il ? À coup sûr, cet homme, tel que je l'ai dépeint, ce solitaire doué d'une imagination active, toujours voyageant à travers le grand désert d'hommes, a un but plus élevé que celui d'un pur flâneur, un but plus général, autre que le plaisir fugitif de la circonstance. Il cherche ce quelque chose qu'on nous permettra d'appeler la modernité ; car il ne se présente pas de meilleur mot pour exprimer l'idée en question. Il s'agit, pour lui, de dégager de la mode ce qu'elle peut contenir de poétique dans l'historique, de tirer l'éternel du transitoire. »

Charles BAUDELAIRE,
Le Peintre de la vie moderne

Avant-propos

Le spectateur engagé

« Homère est nouveau ce matin, et rien n'est peut-être aussi vieux que le journal d'aujourd'hui. »

Charles Péguy

Elle s'appelait Emma Morano et elle a pesé sur la même Terre que Nietzsche ou Oscar Wilde. Elle est décédée le 15 avril 2017, à l'âge de 117 ans – ce qui fait d'elle, née le 29 novembre 1899, l'ultime personne à avoir connu les années 1800... Et avec sa disparition (tellement importante et si discrète), la totalité des humains qui ont arpenté la Terre pendant le XIX^e siècle a fini de s'éteindre : « Tout ce qui se réjouit sur une grâce reçue, ou ce qui s'attriste et se désespère sur un refus, tous auront disparu de dessus la scène¹. » C'est comme ça.

Il faut prendre la mesure de cet anéantissement. Nous sommes les spectateurs insoucieux d'une extinction de masse. Un beau jour de 2130, le dernier humain à avoir respiré au XX^e siècle disparaîtra probablement de la même manière, dans une indifférence goguenarde. Tous les ordinaires auxquels

1. La Bruyère, *Les Caractères* (1688), Flammarion, 1880, p. 186.

nous accordons tant d'importance aujourd'hui auront sombré dans la longue série des soucis oubliés et sembleront à nos descendants, dans le meilleur des cas, de vieilles simagrées d'acrobates au bord du vide. *Tout tombe*. Nous en sommes là. Entre l'infini qui le précède et le vide qui l'attend, l'individu est dans une situation peu brillante. Comment, à l'échelle d'une vie, ne pas se sentir réduit à néant par un tel néant ? Tant de néant, ce n'est pas rien !

Du point de vue de l'espèce, les choses sont différentes. La feuille qui tombe a tort de se plaindre, explique Schopenhauer, car son cadavre fertilisera le sol. Elle se lamente sur sa fin prochaine au lieu de trouver consolation en songeant à la verdure qui au printemps reviendra habiller l'arbre¹. La vérité de ce monde, c'est la mort, mais le lit de la mort est fécond : sans la mort, la vie étoufferait. Chaque individu qui s'estompe est une cellule du corps social dont l'apoptose est nécessaire à la survie.

Par conséquent, si le monde se renouvelle, il ne change pas. Il évolue mais ne fait pas de progrès. Les époques diffèrent autant qu'un même sol d'un automne à l'autre. Les matières alternent, les manières subsistent : rien de nouveau sous la pluie.

Nul ne peut sérieusement demander à qui que ce soit de bénir – comme la feuille se plairait à nourrir

1. Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation* (1819), PUF, coll. « Quadrige », 2014. « Ô feuille imbécile ! Où penses-tu aller ? Et d'où crois-tu que viennent les autres ? Où est donc ce néant dont tu redoutes tant le gouffre ? Reconnais donc qui tu es, cela justement, qui est si rempli de la soif de vivre, reconnais-le dans la forme intime, secrète et puissance de l'arbre, la seule et la même durant toutes les générations de feuilles, insensible aux naissances et aux morts. »

la terre – le martyr fécond de sa disparition. Seuls les sages y parviennent, mais les sages n'ont (littéralement) aucun intérêt. On peut exiger, néanmoins, d'un esprit ce qu'on n'ose demander à un vivant. À défaut d'être le grain dont la mort donne le jour à tous les fruits, il est loisible de traverser l'existence comme l'intercesseur d'idées plus intéressantes que soi et le greffier des impressions qui enjambent les siècles. Si la roue tourne – et sur elle-même –, alors reviennent, avec elle, les mécanismes auxquels, comme les galets d'une même plage, nous sommes soumis à tour de rôle : « Les êtres vont d'une comédie vers une autre, écrit Céline. Entre-temps la pièce n'est pas montée, ils n'en discernent pas encore les contours, leur rôle propice, alors ils restent là, les bras ballants, devant l'événement, les instincts repliés comme un parapluie, branlochants d'incohérence, réduits à eux-mêmes, c'est-à-dire à rien¹. »

Malgré le lexique du désarroi, tenir le monde pour une scène de théâtre où chacun s'avance à l'heure de paraître n'est pas une façon de lui tourner le dos ni de baisser les bras devant la vanité des vanités, mais, au contraire, de saisir en flagrant délit les logiques à l'œuvre sous l'irruption des événements, les stratégies sous la litanie des plaintes, et les sournoises convictions derrière le choix des arguments. Le réel est déconcertant mais passionnant d'être immuable. Ceux qui s'en chagrinent gagneraient à fréquenter davantage les pousseurs de pierres qui y voient l'occasion de saisir sur le vif, dans des textes antiques, l'examen des questions que les *nouvelles* leur ont

1. Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit* (1932), Gallimard, 1952, p. 268.

posées le matin même. « Toutes ces petites tragi-comédies qui se jouent, à chacune de leurs représentations, infiniment nombreuses, sont toujours interprétées par de nouveaux acteurs et ne cessent par conséquent point d'avoir des spectateurs intéressés [...]. Ce sont les nouveaux acteurs qui importent et si peu la pièce¹ ! »

En cela, le *présent* et l'*actualité* sont, exactement, de faux amis, ou des antonymes grimés en homologues.

L'actualité n'est jamais la même et, pourtant, les matins se ressemblent. Les sujets se succèdent à la vitesse du son, mais leur traitement est homogène.

Le présent, lui, est stationnaire, néanmoins (de l'amour à la mauvaise foi, en passant par la haine ou pire : les bons sentiments) les passions qu'il revisite indéfiniment sont originales.

Le travail du présent rend surprenant ce qui est familier ; l'expérience de l'actualité rend prévisible ce qui est inédit. Le présent désigne autant les mécanismes que la *présence* du monde : l'appréhender suppose à la fois de le comprendre et de s'en étonner. Il ne s'agit pas d'accrocher les phénomènes au ciel des idées, mais d'employer comme un scalpel l'outil bivalent du décryptage et de la candeur.

A-t-on raison de déplorer que les *médias* soient hantés par l'*immédiat* ? Oui, quand les médias s'y soumettent et sacrifient la réflexion au réflexe – ou le présent à l'*actu*. Non, si par « immédiat », on entend l'art souverain de regarder le monde indépendamment des préjugés qui l'anesthésient, ou des mauvaises questions et des faux problèmes qui

1. Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*, t. II, *Le voyageur et son ombre* (1878), Denoël, deuxième édition, 1975, p. 262.

l'encotonnent. Surmonter le quotidien ne consiste pas à s'en éloigner, mais à traquer les constantes sous les bégaiements et le souvenir d'une lame de fond dans le vague d'un événement.

Le présent ne transcende pas l'actualité – à la façon dont une idée néglige le réel – mais il s'y trouve, comme l'ail dans sa gousse. L'en extraire est délicat : la métaphysique a des pieds d'argile et la tenaille d'un savoir ingénu est difficile à manier. Aussi l'enjeu de ces petites chroniques, si brèves, composées pour Europe 1 chaque matin pendant deux ans n'était-il pas de prendre de la hauteur, mais de *prendre du temps*. La longueur du temps n'étant pas affaire de quantité mais de durée, mon cahier des charges était (et reste) d'injecter deux, trois minutes de temps long, ou d'inactualité dans les trépidations de l'*horror* quotidienne.

Le jour où j'ai entamé ce travail de chroniqueur, ma crainte était d'avoir à trouver chaque matin quelque chose à raconter. Le lendemain, mon problème était d'avoir à choisir un sujet aux dépens de mille autres... Car tout est passionnant, du plus infime au plus considérable, « des meetings sportifs où des femmes bien habillées baignent dans la glauque lumière d'un hippodrome marin, pouvaient être pour un artiste moderne motifs aussi intéressants que les fêtes qu'ils aimaient tant à décrire pour un Véronèse ou un Carpaccio¹. » Le choix ne dépend pas de l'importance objective d'un phénomène. En lui-même, le monde est neutre et s'offre à qui le mange des yeux :

1. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, vol. V, *La Prisonnière* (1923), Gallimard, 1992, p. 121 (conseils d'Elstir au narrateur).

« On peut faire, dit encore Proust, d'aussi précieuses découvertes que dans les *Pensées* de Pascal dans une réclame pour un savon¹. » Ouvrir les yeux, tendre l'oreille, laisser venir les sensations... Le contemplatif est milliardaire en événements : « On a beau le remplir, jamais il ne déborde². » L'exercice de la chronique est un *non-agir* intensif, où le chercheur d'or est aussi alchimiste.

Imaginez un papillon qui tourne autour de la flamme d'une bougie. Fasciné par les battements du feu, le papillon voudrait connaître la flamme, de l'intérieur, toucher ce qu'il admire, épouser la chaleur, joindre à l'image de la lumière la sensation du chaud... Mais si, « avide de la connaître encore mieux, il vient imprudemment à pénétrer dans la flamme elle-même, que restera-t-il de lui sinon une pincée de cendres ? » se demande Jankélévitch. En un mot, le papillon *joue avec le feu* : « Connaître la flamme du dehors en ignorant sa chaleur, ou bien connaître la flamme elle-même en se consumant en elle, savoir sans être, ou être sans savoir – tel est le dilemme³. » Nous sommes trop près des choses pour les penser. Et trop loin pour les sentir. Le monde ignore celui qui prétend le connaître. Mais il dévore celui qui prétend le sentir.

Un tel dilemme est également celui du « spectateur engagé⁴ » que Raymond Aron se donne pour ligne de conduite : « Comment, français, juif, situé à un

1. *Id.*, vol. VI, *Albertine disparue* (1925), Gallimard, 1992, p. 165.

2. Lao-tseu.

3. Vladimir Jankélévitch et Béatrice Berlowitz, *Quelque part dans l'inachevé*, Gallimard, 1978, p. 23-24.

4. Raymond Aron, *Le Spectateur engagé. Entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton* (1981), de Fallois, 2004.

moment du devenir, puis-je connaître l'ensemble dont je suis un atome, entre des centaines de millions ? Comment saisir l'ensemble autrement que d'un point de vue, un entre d'autres innombrables¹ ? »

Que faire ? Comment rencontrer le monde dont je fais déjà partie ?

Comment me tenir à bonne distance là où la connaissance n'est pas entravée par l'émotion ni l'émotion sacrifiée à l'étal de l'objectivité ? Comment prélever ce qui dure au sein de ce qui passe ?

« Je devinais peu à peu mes deux tâches, précise Aron dans ses *Mémoires* : comprendre ou connaître mon époque aussi honnêtement que possible, sans jamais perdre conscience des limites de mon savoir ; *me détacher de l'actuel sans pourtant me contenter du rôle de spectateur*². »

Entre l'incommode monde sensible et le royaume incolore des idées, le spectateur engagé choisit les deux. Et comme certaines terrasses de plain-pied offrent tout de même une vue panoramique, ce régime de double appartenance, cette *binationalité* du chroniqueur, donne les moyens de contempler l'ensemble depuis le milieu de l'agora. Dans l'intranquillité d'un esprit aux prises avec la matière se trouve une méthode d'investigation qui combine les avantages de la loupe et du télescope : prélever un atome d'anodin, le poser sur une lame, et voir (en s'y penchant) les trésors qu'il recèle, comme un ingénieur du son trouve une cathédrale dans le pépiement qu'il déplie – après l'avoir capté.

1. Raymond Aron, *Mémoires. 50 ans de réflexion politique* (1983), Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2010, p. 84.

2. Raymond Aron, *Mémoires, op. cit.*

Certains des textes qui composent ce recueil remontent à 2015. *Datent-ils* pour autant ? Les paradoxes qu'ils décrivent sont-ils réductibles à l'événement qui les suscite ? Si c'est le cas, si la chrysalide d'un événement reste close et ne permet pas qu'on s'en éloigne en le pensant, alors ce gros livre n'a aucune raison d'être. Mais si les problèmes que posent (ou ressuscitent) les événements l'emportent sur leur *prétexte*, si l'événement n'est qu'un feu follet où le tison du chroniqueur cherche une bûche, alors peut-être le lirez-vous sans perdre votre temps. La vérité ne s'atteint pas, ne se détient pas et se *délivre* encore moins. Comment s'extraire de l'événement sans désertter le monde ? Comment s'élever sans perdre pied ? Cette ambition contradictoire est la raison d'être des quelques principes – ou « morales provisoires » – qui gouvernent la démarche du spectateur engagé :

Tirer une morale et non faire la morale. Le moraliste n'est pas un moralisateur. Et qui voudrait ajouter une énième opinion à toutes celles qui se ressemblent tant ? La plupart des opinions se regardent en bouledogue de faïence et s'aboient à la gueule au lieu de constater qu'elles se ressemblent. Leurs face-à-face sont autant d'esquives. Le spectateur engagé a une opinion mais il la méprise et veut en réduire l'influence sur son propre discours. Car nos opinions n'ont pas d'importance (seule compte la préservation du système qui permet d'en avoir), mais elles sont inévitablement à l'œuvre sous les théories qu'on se donne. L'esprit est volontiers leurré par le corps : une vérité qu'on brandit est une certitude qui prend le pouvoir.

Penser contre soi-même : « Quand j'entends une théorie séduisante, je procède dorénavant à

ce que j'appelle pour moi la réduction aronienne : quelles sont toutes les objections de bon sens qu'on peut opposer à cette théorie avant de céder à ses charmes¹ ? » Une théorie ne doit pas être un bouclier mais une cible, en particulier quand on y adhère. Penser avant de croire et réfléchir avant de penser : ces règles valent pour le spectateur engagé comme pour ses contempteurs. Le bénéfice de l'autocritique est de désamorcer toute tentative d'étouffer les questions en disqualifiant celui qui les pose. Si les procès d'intention le font sourire, c'est que le moraliste est, à ses dépens, bien familier du procédé.

Douter. Refuser de savoir. Et, par là même, refuser cette forme d'ignorance qui consiste à croire qu'on sait. L'homme qui doute est un cauchemar pour ses congénères, parce qu'il est seul à vivre sans la béquille d'une certitude. Effrayés par le doute, tous les boiteux pétris de croyances regardent comme un infirme celui qui marche droit sans qu'une vérité le soutienne. « Appelons de nos vœux la venue des sceptiques s'ils doivent éteindre le fanatisme² », recommande Aron à la fin de *L'Opium des intellectuels*. Le doute est un courage qu'il est rassurant de mépriser.

Raison garder. Non pas taire les sujets qui fâchent (au contraire), mais appliquer, en toute discussion, les préceptes de la rationalité, convaincre au lieu de persuader, et employer des arguments qui ne soient pas d'autorité. Avoir la raison en partage, plutôt

1. François George, « Un trop bref dialogue », *Commentaire*, vol. VIII, n° 28-29, Raymond Aron. 1905-1983. *Histoire et politique*, février 1985, p. 111-113.

2. Raymond Aron, *L'Opium des intellectuels* (1955), Hachette, coll. « Pluriel », 2002, p. 334.

qu'avoir raison de l'autre : « À chaque opposition, on ne regarde pas si elle est juste, mais, à tort ou à raison, comment on s'en débarrassera. Au lieu de lui tendre les bras, nous lui tendons les griffes [...]. Je me sens bien plus fier, dit Montaigne, de la victoire que je gagne sur moi, quand en l'ardeur même du combat, je me fais plier sous la force de la raison de mon adversaire : que je ne me sens gré, de la victoire que je gagne sur lui, par sa faiblesse¹. »

Inappartenir. « Je n'suis qu'un militant/Du parti des oiseaux/Des baleines, des enfants/De la terre et de l'eau² », dit Renaud. C'est déjà trop ! La politique n'est pas faite pour ceux qui combattent une théorie après avoir scrupuleusement passé en revue tous les arguments qu'on peut émettre en sa faveur. Comment souscrire au *confiteor* d'un parti tout en adoptant ce genre de discipline ? Raymond Aron lui-même ne prit sa carte, à contrecœur, que deux fois. Jeune homme de gauche dans les années 1920, il devint socialiste au nom de la défense des opprimés. Après guerre, au nom de l'anticommunisme, et pour ne pas donner du grain à moudre à ceux qui lui reprochaient d'avoir été antigauilliste pendant la guerre (alors qu'il dirigeait La France libre), Aron prit sa carte au RPF en 1947. « Dans les deux cas, rappelle son biographe³, il ne parvint jamais à se plier aux comportements de l'homme de parti, que tout son être comme son esprit condamnaient. » En 1956, il refuse l'offre qui lui est faite par

1. Michel de Montaigne, *Essais III* (1580), Folio, 2009.

2. Renaud, « Le déserteur », *Morgane de toi*, 1983.

3. L'économiste Nicolas Baverez (*Raymond Aron. Un moraliste au temps des idéologies*, Flammarion, 1993).

Antoine Pinay d'être le candidat des indépendants, et en 1969 il répond à Jacques Chancel qu'il aurait certainement refusé d'être ministre de l'Éducation si on le lui avait proposé¹. Et ce fut tout. « Dans la jungle, admet-il, la velléité ne pardonne pas². »

Travailler (pour reprendre la distinction de Montaigne) la « manière » d'un discours, plus que sa « matière » : non pas la surface contre la profondeur, mais l'intelligence contre le sentiment de savoir. Mieux vaut la compagnie d'un homme qui se trompe en tentant de penser que l'arrogance de celui qui trouve la vérité par hasard. Le contenu d'un discours a moins d'importance que sa probité ou la rigueur du raisonnement qui le porte – ce qui permet d'expliquer que, sous des antagonismes de façade, les extrêmes se ressemblent tant. Montaigne encore : « Autant peut faire le sot celui qui dit vrai que celui qui dit faux³. »

Toujours se demander, selon le mot d'Aron, *ce qu'on « pourrait faire à la place de celui qui gouverne⁴ ? »* N'être encarté nulle part ne dispense pas de réfléchir en connaissance de cause. Le refus des responsabilités n'est pas le gage d'une pensée frivole mais, à l'inverse, d'une parole hermétique à la démagogie comme à la tentation d'opposer le souhaitable au réel.

Mettre les pieds dans le cambouis (ou les mains dans le plat). Viser les zones les plus douloureuses du corps social. Débusquer la mauvaise foi à coups d'analogies. Rappeler au défenseur du burkini qu'à

1. Entretien entre Raymond Aron et Jacques Chancel, *Radioscopie*, France Inter, 23 juin 1969.

2. Michel de Montaigne, *Essais III*, chap. VIII.

3. Michel de Montaigne, *Les Essais*, édition complète, Gallimard, coll. « Quarto », 2009, p. 1124.

4. Raymond Aron, *Mémoires*, *op. cit.*

rebours de la liberté qu'il brandit il est moins prompt à défendre le port du string sur les plages saoudiennes ou les rues iraniennes, ou bien au partisan de la liberté d'expression qu'il défend rarement le droit d'exprimer l'opinion qu'il combat. Il n'est pas agréable mais il est nécessaire de déplaire aux gens qui pensent avec une jambe et vous défient à la course, à ceux qui¹ croient savoir sans savoir qu'ils croient, ou aux militants qui, organisés en meute, excluent de leur cercle les gens qui sont moins tolérants qu'eux. Qui sait ? Peut-être la rage qu'on en retire est-elle l'équivalent de la montée de fièvre qui suit un vaccin ?

Répondre, enfin. Ne pas fuir l'affrontement avec les moutons volontaires qu'il faut brutaliser avec précision pour éveiller en eux le souvenir de l'individu qu'ils renoncent à être. Peu importe, encore une fois, le contenu d'un discours... Malgré les apparences, qu'on soit végane, fasciste, réac, salafiste, insoumis, suprémaciste, saoudien, filloniste, féministe, antisémitisme, bourguignon, zadiste, inclusiviste, indigène, macronien, frontiste, corse, chaviste, américain, socialiste, catholique ou périgourdin, tout le monde est intelligent. Certains mettent juste leur intelligence au service du désir d'être idiots.

L'interlocuteur qu'on a coïncé, dont la mauvaise foi ne fait plus de doute à ses propres yeux, commence par vous maudire avant de se taire ou, s'il est honnête homme, de passer au vouvoiement. Or c'est l'essentiel. La politesse est une épiphanie. Et l'enjeu n'est pas de convertir mais de conduire, loyalement et sans ménagement, à cet état du dialogue où la contradiction n'est plus vécue comme une offense.

1. Pour reprendre la belle expression d'Alain Besançon.

« Eh bien, madame,
les chiffres mentent... »

Ainsi répondit Marine Le Pen à Anne-Claire Coudray et Gilles Bouleau, qui lui faisaient observer, sur TF1, lors d'une émission diffusée dans l'entre-deux tours¹, qu'au moment du passage à l'euro l'inflation n'avait pas explosé, contrairement à ce qu'elle disait...

Une phrase qui doit trouver sa place dans la longue série des dénégations hilarantes.

En l'occurrence, les chiffres « menteurs » sont les chiffres de l'inflation, que personne ne conteste. Et pour cause : les chiffres *sont* ceux-là. L'inflation n'a pas augmenté avec le passage à l'euro.

Et ce qui est merveilleux, c'est que Marine Le Pen elle-même, en affirmant qu'ils sont « menteurs », ne les contredit pas. Elle dit que ces chiffres (tout à fait exacts) mentent quand même... Non parce qu'ils sont faux, mais parce qu'ils ont le défaut de ne pas correspondre à l'idée que la candidate se fait du réel. Le mensonge n'est pas dans l'inexactitude des chiffres (qui sont vrais) mais dans l'*existence même des chiffres* ! Ces chiffres infâmes n'ont pas le droit d'exister, puisqu'ils détruisent une argumentation

1. « Élysée 2017 », le mardi 25 avril 2017.

qui repose uniquement sur l'idée fausse que l'inflation a augmenté avec le passage à l'euro. En les déclarant menteurs, Marine Le Pen ne les conteste pas, elle les répudie.

Aussi la future députée en appelle-t-elle aussitôt au « témoignage » des Français qui, dit-elle, « voient bien » que les prix ont augmenté : l'éventuel souvenir d'une hausse des prix qui, dans la mémoire collective, remonterait à 2001 est-il un indicateur plus fiable que les chiffres eux-mêmes ? Autant en appeler au témoignage du corps humain pour en conclure que la Terre est plate...

Comme l'essentiel des dénis dont l'humanité est capable, cette réplique folle trouve son équivalent dans *À la recherche du temps perdu*.

À la fin du *Côté de Guermantes*¹, on trouve le duc de Guermantes désolé d'apprendre que son cousin, Amanien d'Osmond, est sur le point de mourir (« Pauvre Mama ! »), non car il est attaché à son parent, mais parce que l'annonce de cette mort le priverait du bal costumé où il se réjouit de se rendre, et pour lequel il a fait tailler un costume d'Isabeau de Bavière à l'intention de la duchesse. Autrement dit, Amanien peut mourir quand il le souhaite, mais pas ce soir – ou alors discrètement.

Après avoir séquestré ses propres domestiques, et réussi (comme on passe entre les gouttes) à échapper à toutes les personnes susceptibles de lui annoncer le décès, tandis qu'il s'apprête à monter dans sa calèche, le duc est interpellé *in extremis*, pour son malheur, par deux dames qui (telle Anne-Claire Coudray

1. *À la recherche du temps perdu*, vol. III, *Le Côté de Guermantes* (1920-1921), Gallimard, 1992.

montrant les chiffres de l'inflation) lui annoncent, en guise de réel, que le « pauvre Amanien » vient de « passer ». Alors, aussi déterminé à se rendre à sa fête que Marine Le Pen l'est à présenter l'euro comme la cause de l'inflation, le duc (aux yeux de qui le réel n'est recevable que s'il lui convient) a cette réplique inoubliable : « Il est mort ? Mais non ! *On exagère, on exagère !* »

Le déni et la fureur

« Tu n'as donc pas d'imagination ? Il y a plusieurs réalités ! Choisis celle qui te convient. Évade-toi dans l'imaginaire. »

Eugène Ionesco, *Rhinocéros*

La haine prospère sur la lâcheté.

Dans *Rhinocéros* (1959), Eugène Ionesco décrit, pas à pas, la métamorphose des humains en périssodactyles, c'est-à-dire en fascistes.

Au début, comme toujours, personne ne s'inquiète. Le premier rhino qu'on croise dans la ville surprend un peu les clients d'une terrasse, mais ne les empêche pas de finir leur pastis en dissertant longuement sur la question de savoir si les rhinos ont une ou deux cornes sur le nez, comme si le problème était là. Bref, au commencement, ça discute, ça papote, ça blablate et ça décrète que l'épidémie de rhinocérite n'existe pas. D'ailleurs, on n'a pas encore de preuves que c'est une épidémie...

Ce qui permet d'en faire un mythe propagé par les méchants médias. Comme dit le personnage de Botard : « Je ne crois pas les journalistes. Les journalistes sont tous des menteurs [...] qui ne savent quoi inventer pour servir leurs patrons dont ils sont les

domestiques¹ ! » Évidemment, Botard se transformera lui-même très vite en rhinocéros car, s'il y a bien un vice qui donne une tête à cornes, c'est la haine des journalistes².

Arrive alors, dans la pièce, l'épisode du chat écrasé par un rhino. Mais, là encore, à coup sûr, les journalistes dramatisent ! Ils exagèrent pour vendre du papier... On est si mal renseigné ! Qu'est-ce qui prouve, d'ailleurs, que ce chat écrasé par un rhino n'est pas, *en réalité*, une puce écrasée par une souris ? *Fake news* ? Qui sait ?

À mesure que la rhinocérinite gagne du terrain, le déni passe du scepticisme à l'indifférence, c'est-à-dire l'indifférence du voisin qui, tant qu'on ne le dérange pas, tant qu'il est chez lui, se fiche éperdument de ce qui arrive juste à côté, jusqu'au moment où les rhinocéros deviennent majoritaires, et alors là, le discours change enfin. Mais, au lieu d'affronter le péril rhinocérique, les humains, qui sont d'incorrigibles dégonflés, pratiquent alors une nouvelle forme d'esquive : après avoir dit que les rhinos n'existaient pas, ils expliquent soudain qu'il faut *accepter leur culture*.

C'est vrai : qu'est-ce qui nous permet de dire que nous valons mieux que ces animaux-là ? Pourquoi les tenir pour des ennemis ? Tolérons leur *différence* ! Et l'ouverture d'esprit, trop tard venue, scelle ainsi le tombeau où l'humanité s'enterre.

1. Eugène Ionesco, *Rhinocéros* (1959), Gallimard, 1989, p. 94-97.

2. Comme dit Nadine Morano (dont la typologie occupe une place éminente dans la pièce de Ionesco) : « Vous nous emmerdez, les médias, toujours à poser des questions. »

Ainsi se défendit François Fillon : comme il put

« La séquence des boules puantes est ouverte¹. » C'est en ces termes que François Fillon a réagi aux accusations d'emploi fictif de son épouse, Penelope, émises dans un article du *Canard enchaîné* jugé « méprisant et misogyne² ». Or qu'est-ce qu'une boule puante ? Un accessoire destiné à vous faire croire à la présence d'un œuf pourri alors qu'il n'y en a pas. C'est du fumet sans feu. C'est l'odorama de la calomnie. Ça pue, mais ce n'est pas moi ! Et comme je n'ai rien fait qui pue, comme la peste n'est pas de mon fait, le vrai sujet n'est pas ici l'emploi (fictif ou non) de mon épouse, mais bien l'abjecte manœuvre politico-journalistique destinée à m'abattre à trois mois de la présidentielle, via *Le Canard enchaîné*, en montant en épingle une pratique hyper-légale... Voilà tout ce qu'il y avait dans cette métaphore.

François Fillon dénonce aussi la « misogynie » de l'article... Mais si Fillon avait été marié à un homme, *Le Canard enchaîné* n'eût pas été plus

1. Lors d'un déplacement à Bordeaux le 25 janvier 2017.

2. *Ibid.*

tendre – peut-être, à ce moment-là, le candidat eût-il invoqué l’homophobie, d’ailleurs ?

Et l’article du *Canard enchaîné* ne présume pas que Mme Fillon n’est bonne qu’à faire du tricot en gardant les enfants. Il rapporte juste que les limiers du journal n’ont trouvé aucune trace d’un travail de Penelope Fillon qui correspondrait à ses émoluments déments. Rien de plus.

En pointant du doigt des « officines » et en fustigeant des méthodes journalistiques, François Fillon se conduit exactement comme celui qui, en cas d’odeur suspecte émanant d’un groupe, s’empresse de désigner le type qui est à côté de lui. Ce n’est ni une manœuvre dilatoire ni une façon de détourner l’attention, rien qu’un problème d’odorat. Comme dit Érasme, « chacun aime l’odeur de *son* fumier¹ » : notre propre puanteur nous rassure. On la connaît. On s’en régale ou bien on ne la sent plus. Avec elle, à *vue de nez*, le monde est familier.

Alors que la puanteur d’autrui nous menace et nous rappelle à l’étrangeté du monde. « Si nous avons un meilleur nez, dit Montaigne, notre ordure devrait nous sembler plus puante que les *autres* parce qu’elle est *nôtre*². » Mais c’est trop demander à l’homme : le parfum capiteux d’une voisine sera toujours plus désagréable que l’odeur de ses propres flatulences,

1. C’est dans les *Adages* érasmiens qu’on trouve cette odorante intuition, au milieu de remarques plus célèbres, comme « Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois » (*In regione caecorum, rex est luscus*), « Qu’ils me haïssent pourvu qu’ils me craignent » (*Oderint, dum metuant*), « Vivre au jour le jour » (*In diem vivere*), « Avoir un pied dans la tombe » ou encore « Laisser la proie pour l’ombre »... Érasme, *Adages*, livre III, chap. II.

2. Michel de Montaigne, *Essais*, livre III, chap. VIII.

tout comme les méthodes (« misogynes ») des journalistes semblent plus fétides à François Fillon que ses propres turpitudes. François Fillon ne *sent* pas ce qu'il admet avoir fait. Il ne *sent* pas que, quelles que soient les conclusions de l'enquête, il restera de tout ça le sentiment (pestilentiel) qu'un professeur d'intégrité a stipendié son épouse pour un travail qui (dans le meilleur des cas) était hautement dispensable.

Socrate journaliste

Dans le cadre d'une enquête sur la souffrance au travail diffusée en septembre 2017 lors du magazine « Cash investigation »¹, la journaliste Élise Lucet a confronté Denis Maroldt, vice-président des relations sociales de Lidl France, à l'enregistrement d'une discussion très violente où un manager menace un salarié de lui pourrir la vie au travail.

L'enregistrement est accablant pour l'entreprise.

Mais le vrai spectacle est la réaction de Denis Maroldt et l'échange hallucinant qui s'ensuit avec la journaliste. Quand Élise Lucet lui demande si le manager qui menace de torture morale un salarié travaille toujours dans le groupe Lidl, Denis Maroldt répond : « Il n'est plus en France. » Or, comme ce n'est pas ce qu'elle lui demande, elle lui repose la question quatre ou cinq fois et reçoit inmanquablement la même réponse, de telle sorte que la vérité (à savoir que le type travaille toujours chez Lidl et qu'on l'a juste éloigné un peu, le temps que ça se tasse) se donne à entendre et se grave dans la mémoire collective. Qu'il le veuille ou non, Élise Lucet a fait accoucher son interlocuteur.

La mère de Socrate était sage-femme, et Socrate se flatte d'exercer le même métier que sa maman

1. Diffusé le mardi 26 septembre 2017.

– à la différence qu'elle accouchait les corps et que lui ne s'occupe que des esprits. On appelle ça la « maïeutique ». Socrate et Élise Lucet la pratiquent différemment.

Socrate questionne son interlocuteur. Alors qu'Élise Lucet l'interroge.

Ce que Socrate recherche, c'est le moment désagréable où, sous le poids de ses propres contradictions, son interlocuteur, s'apercevant qu'en fait il ne connaît rien à rien, se met à douter, et donc à penser.

Ce qu'Élise Lucet recherche, c'est le moment (encore plus désagréable) où son interlocuteur, s'apercevant qu'en fait tout le monde sait tout, comprend qu'il ne peut plus cacher le secret qu'il croyait être seul à détenir.

L'enjeu du questionnement socratique est d'aider l'autre à ne plus se mentir à lui-même et, qui sait ? à accoucher du savoir véritable qu'il porte en lui, dont l'existence lui a été cachée jusqu'ici par des préjugés.

L'enjeu des interrogatoires lucetiens est de contraindre l'autre à ne plus mentir aux autres, en lui disant la vérité qu'il voudrait taire ou en manifestant, par son silence, qu'il ne veut pas dire ce que chacun a découvert.

C'est toute la différence entre une quête et une enquête.

Entre une recherche et une investigation.

Ou entre une formation et une information.

Mais les deux poursuivent le même but : permettre, par l'inconfort, un dialogue qui ne soit pas seulement le face-à-face inutile de deux opinions.

Aucun agresseur n'est la victime de sa proie

« Posez-vous la question de savoir si *vous* n'avez aucune responsabilité¹. » C'est en ces termes que François Fillon répondit, pendant la campagne présidentielle, aux journalistes qui s'étaient indignés d'être insultés, humiliés ou carrément molestés lors de ses meetings. Ce qui a permis à Fillon d'excuser (presque) ses violences.

Que laisse entendre le candidat ? Vous, les journalistes, vous faites taper dessus, cracher dessus, jeter dehors, etc., mais ces débordements (certes regrettables) sont l'effet direct de l'acharnement qui les a causés. Si vous n'aviez pas juré ma perte avec le *Penelopegate*, on n'en serait pas là !

Le candidat réclame que l'on comprenne (avant de les juger) les réactions de ses militants. Ce qui se comprend. On peut entendre qu'un militant convaincu (à tort ou à raison) que son candidat est la victime des médias ait envie de taper sur des journalistes.

De façon générale, on peut choisir de faire prévaloir la compréhension sur le jugement, et considérer

1. Lors d'une interview sur Europe 1, le 18 avril 2017, au lendemain d'agressions contre des journalistes en marge d'un de ses meetings à Nice.

que, pour évaluer correctement un crime (ou un délit – comme frapper un journaliste), il convient d’abord de l’inscrire dans la série des causes qui lui donnent le jour. Seulement si l’on pense comme ça, si c’est de cette manière qu’on choisit d’interpréter les événements, alors il faut le faire sur tous les sujets.

Et quand, en toutes circonstances, sur tous les sujets, on choisit de comprendre avant de juger, si l’on estime que, quand un journaliste reçoit un coup, la première question qui se pose est celle de sa propre responsabilité dans l’agression qu’il subit, alors, de la même manière, quand un dessinateur se fait assassiner, la première question qui se pose est celle des dessins impies qu’il a commis, et de l’huile qu’il a jetée sur le feu !

Si, sur tous les sujets, l’examen des raisons d’agir précède l’évaluation des actes eux-mêmes, alors, quand un pays est victime d’un attentat islamiste, la première question qui se pose est celle de sa politique étrangère, qui en est (peut-être) l’origine.

Dire qu’il faut comprendre un agresseur avant de le juger, ou qu’il faut entrer dans ses raisons avant de s’indigner, c’est affirmer que, quand une jeune fille se fait violer dans le métro, la première question qui se pose est celle des tentations inévitables qu’en toute irresponsabilité sa minijupe a éveillées chez son bourreau.

Mais, bizarrement, ce sont là des discours que, *pour le coup*, François Fillon refuse de tenir. La prévalence de la compréhension sur le jugement ne vaut que pour les agressions de journalistes.

Étrange privilège : si l’agresseur du journaliste (et seulement celui-ci) doit être compris avant d’être

jugé, c'est que les journalistes eux-mêmes sont jugés avant d'être compris. Si le seul à bénéficier de l'indulgence du jury c'est le type qui s'en prend à la presse, c'est que, dans l'esprit de l'indulgent, le seul à n'avoir aucune circonstance atténuante, c'est le journaliste lui-même.

Qu'est-ce qu'un candidat du peuple ?

Il y a les candidats de droite, les candidats de gauche, et il y a ceux qui (de droite ou de gauche) s'autoproclament « candidats du peuple ». Une médaille aussi vieille que la politique, dont la particularité, néanmoins, tient au fait que c'est toujours le candidat lui-même qui se l'attribue – ce qui est commode. « *Je suis* le candidat du peuple » est une déclaration performative : on l'est parce qu'on le dit.

Comme ce n'est jamais le peuple qui l'introduit, l'expression résonne comme un aveu : la « candidature (autoproclamée) du peuple » est une manière de s'approprier le pouvoir en feignant de le rendre à ceux qui vous le donnent.

C'est la raison pour laquelle le mot même de « peuple » change de sens selon celle ou celui qui se présente comme son *candidat*.

Pour Jean-Luc Mélenchon, le « peuple », c'est la gauche profonde.

Pour Marine Le Pen, ce sont les « patriotes » (contre ceux qui voudraient noyer leur pays dans l'Europe et la drogue).

Pour Nicolas Sarkozy, dernier « candidat du peuple¹ » autodéclaré, ce sont les « Français libres² » (et de droite), dont il espérait les suffrages au premier tour de la primaire.

À cet égard, qu'ils le soient effectivement ou non, tous les *candidats du peuple* sont marxistes : ce n'est pas le contenu de leur discours qui les *marxise*, mais la méthode qu'ils emploient. Karl Marx est le premier à avoir *annexé* le peuple à son profit, quand il a décrété que, par l'universalité de ses souffrances, le prolétariat était seul fondé à représenter l'*humanité tout entière*³. De fait, tous les (nombreux) candidats du peuple (de Marine Le Pen et Mélenchon à Donald Trump) ont en commun de réduire le « peuple » à leurs propres électeurs, qu'ils présentent comme des victimes auxquelles il est temps de rendre le pouvoir que les puissants leur ont confisqué. « Le peuple », c'est le peuple élu de ceux qui pensent comme moi.

1. « Je suis le candidat du peuple de France, qui souffre en silence et qui ne demande qu'à sortir du désespoir », extrait du « Dernier mot de... Nicolas Sarkozy », *Le Point*, 18 novembre 2016.

2. Selon la formule utilisée par Nicolas Sarkozy lors d'un meeting à Lyon, le samedi 17 mars 2012, pendant la campagne présidentielle : « Le mot “race” a été écrit dans le préambule de 1946, avec le sang des Français libres, des résistants, des fusillés et des déportés des camps d'extermination pour que nul n'oublie jamais les millions de victimes de la plus grande entreprise raciste que le monde ait jamais connue. »

3. La formule exacte se trouve dans *L'Introduction à la Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* : « Une sphère qui possède un caractère d'universalité par l'universalité de ses souffrances et ne revendique pas de *droit particulier*, parce ce n'est pas une *injustice particulière* qu'on lui fait subir, mais l'*injustice tout court*, qui ne puisse plus se targuer d'un titre *historique*, mais seulement du titre *humain*. »

Le second point commun à tous les *candidats du peuple* (malgré l'inévitable disparité de sens que recouvre cette notion) consiste en la détestation des intermédiaires, ou des méchantes « élites » – ce qui n'est pas une idée neuve.

Au chapitre IX du *Prince*¹, Machiavel recommande vivement au souverain de s'appuyer sur le peuple pour conserver le pouvoir, et de fuir comme la peste ceux qu'il appelle les « grands » (qui sont l'équivalent de nos élites d'aujourd'hui, mais aussi des corps intermédiaires : journaux, partis et associations). Car, enseigne Machiavel, le prince qui est entouré de *grands* est cerné par des hommes qui se croient ses égaux et l'empêchent d'agir comme bon lui semble, alors que le prince qui a fait le vide autour de lui « se trouve seul à son rang, et n'a personne qui ne soit disposé à lui obéir² ».

Le pouvoir est toujours entravé par les puissants. Comment faire pour s'en débarrasser ? En les offrant en pâture au « peuple », c'est-à-dire aux *siens*. Et Machiavel montre (par les conseils qu'il donne) que le candidat du peuple qui dénonce les « puissants » se sert en réalité du peuple pour éliminer le seul contre-pouvoir qui l'embarrasse vraiment. Le rêve du candidat du peuple, c'est toujours le pouvoir absolu.

1. Nicolas Machiavel, *Le Prince* (1532), dans *Œuvres complètes*, Michaud, 1823.

2. *Ibid.*, p. 63.

Que cache la transparence ?

Rien n'est moins clair que la transparence. Songez, par exemple, aux *Confessions*, de Jean-Jacques Rousseau. L'auteur s'y propose de se « montrer tout entier au public » : « il faut que rien de moi, dit-il, ne lui reste obscur ou caché ; [...] qu'il ne me perde pas de vue un seul instant, de peur que, [...] se demandant : Qu'a-t-il fait durant ce temps-là ? il ne m'accuse de n'avoir pas voulu tout dire¹ ». En matière de transparence, on ne peut pas mieux faire. Mais, sous le prétexte de tout dire, Rousseau donne de lui-même, pour la postérité, l'image flatteuse d'un universel incompris : la franchise dont il s'honore n'est que le masque de sa vanité. Et le fantôme de transparence culmine dans un récit à sa gloire.

« Je n'ai rien à cacher. » C'est en ces termes (et à deux reprises) que François Fillon a commenté la publication de son patrimoine sur le site de sa campagne. Jouer la transparence suffit-il à désamorcer le soupçon ? Rien n'est moins sûr : l'exercice de « transparence » auquel le candidat en péril s'est livré lors de sa conférence de presse est lui-même une mise en scène. En montrant ce qu'il

1. Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres complètes I*, La Pléiade, 1959, p. 59-60.

possède, Fillon *montre d'abord qu'il le montre* et se donne le rôle avantageux de celui qui met tout sur la table...

Si la transparence échoue à dissiper le soupçon, c'est qu'elle est un masque de plus. D'ailleurs, on « *joue* la transparence ». L'enjeu de la « transparence », en l'occurrence, n'est pas de connaître le patrimoine de François Fillon, mais d'observer ce que cache l'affichage de la transparence.

La peur d'être privé de sa campagne.

La rage de tomber pour un péché véniel (et vénal).

La diversion qui présente une accumulation de faits comme un complot.

Le tour de passe-passe qui déplace une question morale sur le terrain du droit – et qui fait comme si la mise en examen de François Fillon était le sujet.

Enfin la soumission, corps et biens, au souverain qu'il n'a pas su flatter, et dont, de son propre aveu, il n'a pas devancé les changements d'humeur : le peuple.

Certains croient que se « soumettre au peuple » et lui présenter des excuses pour des pratiques d'un autre âge devraient diminuer les soupçons qui pèsent sur le pénitent. Or c'est l'inverse. Contrairement à ce qu'on dit, la transparence n'est pas une *exigence* démocratique. La transparence est une *idole* démocratique qui, comme toutes les idoles, n'en a jamais assez.

C'est la raison pour laquelle quiconque déclare qu'il n'a « rien à cacher » donne avant tout le sentiment qu'il cache quelque chose. En témoigne la rapidité avec laquelle, au lendemain de la conférence de François Fillon, on découvrait dans *Le Canard enchaîné* de nouvelles turpitudes. Quiconque

exhume la totalité de ses comptes en banque donne surtout l'impression que le compte n'y est pas ! Loin de dissiper le soupçon, le *spectacle* de la transparence a toujours pour effet d'accroître l'opacité.

Quand l'appel au peuple se prend pour un appel du peuple

« L'ensemble du mouvement antiaéroport réaffirme qu'il ne laissera place à aucun début de travaux ni d'expulsion sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes¹. » Ainsi ont réagi les « zadistes » (hostiles à la construction de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes) après qu'en novembre 2016 la cour d'appel de Nantes a rejeté leurs requêtes et autorisé, *de facto*, le démarrage des travaux. En amont de cette décision, les zadistes avaient d'abord contesté le résultat d'une consultation populaire (à laquelle ils avaient participé) au terme de laquelle les 975 000 électeurs de Loire-Atlantique avaient voté à 55,17 % en faveur de la construction de l'aéroport.

Les zadistes ne respectent donc pas la démocratie.

Un démocrate s'incline toujours devant le résultat d'un vote, quand bien même celui-ci le décevrait. De ce point de vue, les zadistes, qui (pour le contester malgré son résultat) firent valoir que le référendum était « pipé² » parce qu'il incluait des communes

1. Communiqué commun du mouvement antiaéroport après la décision de la cour administrative d'appel de Nantes, le 14 novembre 2016.

2. Selon Yves Riou, membre du collectif Naturalistes en lutte, cité par le média en ligne *Reporterre*, « Notre-Dame-des-Landes : "Le référendum était pipé" », 27 juin 2016 (<https://reporterre.net/Notre-Dame-des-Landes-Le-referendum-etait-pipe>)

moins concernées (et donc plus favorables) que d'autres par le projet d'aéroport, ressemblent à s'y méprendre aux sarkozystes, qui se préparaient à dire, en cas de défaite à la primaire de la droite, que le vote était « pipé » parce qu'il incluait les électeurs du centre et même de la gauche. La disparité des causes que défendent les uns et les autres ne doit pas nous égarer : tous tiennent exactement le même discours, avec la même mauvaise foi de mauvais perdant. Un discours qu'on retrouve chez Donald Trump, qui, pendant la campagne électorale américaine, avait laissé entendre qu'en cas de défaite il ne respecterait peut-être pas le choix des urnes.

Il faut inclure, dans la grande famille des vaincus malhonnêtes, les adversaires du Brexit, qui demandent à revoter, voire les électeurs de Hillary Clinton, qui contestent le résultat – à cette nuance près qu'ils étaient majoritaires, eux, et qu'ils ont perdu à cause du mode de scrutin.

Comment se fait-il que des opinions si disparates aient toutes en commun de contester le verdict des urnes ? D'où vient tant de mauvaise foi ?

D'une haine de la démocratie, maquillée en hyper-démocratie.

D'un appel au peuple qui se prend pour un appel *du* peuple.

Quel que soit l'*iste*, les zadistes, les trumpistes, les hillarystes ou certains sarkozystes contestent un résultat en raison du sentiment (antidémocratique) que la justesse de leur cause l'emporte sur le constat de leur défaite. Et si, paradoxalement, ces antidémocrates se vivent (en plus) comme plus démocrates que les autres, ils le doivent à l'idée folle que la démocratie n'est pas seulement une forme

mais aussi un contenu, et que ce contenu est *leur* opinion. Comme ils ont une opinion *avant* d'être démocrates, ils ne sont démocrates que quand c'est leur opinion qui l'emporte.

Comme disait Mac-Mahon, en une sentence qui fait de lui l'ancêtre de ces démocrates intermittents : « La lutte est entre l'ordre et le désordre, vous voterez pour les candidats que je recommande à vos libres suffrages. »

Poujade à travers les siècles...

« Je suis un intellectuel. Ça m'agace qu'on fasse de ce mot une insulte : les gens ont l'air de croire que le vide de leur cerveau leur meuble les couilles. »

Simone de Beauvoir, *Les Mandarins*

La haine des chiffres – ou le sentiment qu'ils sont l'arme d'une perversion technique – est une constante de l'anti-intellectualisme parlementaire dont Roland Barthes décrit les passions dans le portrait qu'il propose de Pierre Poujade, à l'issue des *Mythologies*¹.

Au départ, la haine est fiscale. L'intellectuel, c'est un professeur, le professeur, c'est un fonctionnaire, et le fonctionnaire, c'est un « profiteur » – qui ne déclare pas ses leçons particulières : l'intellectuel ignore la vraie vie des braves gens qui se font plumer par les inspecteurs... Aussi le polytechnicien, « abruti par les

1. « Poujade et les intellectuels », dans *Mythologies* (1957), Seuil, coll. « Points », 1970, p. 182-190. Pierre Poujade était à la tête d'un syndicat antifiscal et antiparlementaire appelé UDCA (Union de défense des commerçants et artisans) qui a notamment envoyé 52 députés au Parlement (dont Jean-Marie Le Pen) aux élections de 1956.

mathématiques », est-il aux yeux de Pujade une cible de choix. « Sortie des saines limites de la quantification » (ce qu'est un contrat de travail, combien ça coûte et combien ça rapporte), la science est discréditée dans la mesure où « on ne peut plus la définir comme un travail ». C'est bien connu : qu'ils aient la tête dans les chiffres ou dans les concepts, les intellectuels « ne font rien ». Ce sont, ajoute Barthes, « des esthètes qui fréquentent les bars chic de la rive gauche¹ », et qu'il faudrait mettre au boulot pour *leur apprendre la vie*.

L'indifférence de l'intellectuel est, aux yeux du démagogue, de même nature que le sadisme du fisc dont les calculs désincarnent le réel en retirant au valeureux le fruit de son travail. Puisqu'on ne peut pas contredire les chiffres, on les moralise : s'ils sont exacts, c'est qu'ils sont méchants. Le sens des quantités (ou de la *vraie vie*) s'oppose à l'abstraction mathématique comme le pays réel au pays légal, ou comme le sol au ciel.

En un mot, la compétence est une invention de l'élite pour imposer sa tutelle aux braves gens : « J'ai vu le matheux, je vais lui expliquer ce que c'est qu'un contrat de travail et il va tomber par terre ! » Ainsi parlait Jean-Luc Mélenchon (qui faisait, en juillet 2017, à la tête d'un groupe de 17 Insoumis, son entrée à l'Assemblée nationale) du nouveau député LREM, le mathématicien Cédric Villani. Et il est un peu paradoxal que, en disant cela, Mélenchon ait repris les termes d'un discours séculaire dont les fondamentaux reposent sur la haine de la fonction publique et le sentiment que le terroir doit humilier la théorie.

1. *Ibid.*

L'image remonte aux *Nuées*, d'Aristophane (où Socrate est présenté comme l'habitant d'une nacelle, dont l'école, pour finir, est incendiée par les gens qu'il méprise) : l'intellectuel est un « hélicoptère », dit Barthes, qui, dépourvu de la force virile de l'avion, survole le réel en faisant du surplace. C'est toujours d'en haut que l'hélico-intello juge et contemple nos turpitudes, nos soucis et notre monde, que ce monde soit la « terre », le « salariat », la « condition ouvrière » ou le « bon sens paysan¹ ».

Et c'est pour son bien que, à l'image du Schtroumpf volant que ses congénères gavent de briques pour n'avoir plus besoin de l'attacher, l'intellectuel (que les dictatures envoient à l'usine ou à qui elles font casser des cailloux) se voit reconduit, de gré ou de force, sur le plancher des vaches. Rendre un corps au pur esprit, faire entrer du camembert dans une bouche à beau langage, convertir la masturbation intellectuelle en une activité quantifiable et concrète : telle est la maïeutique de l'intellectuel par le redresseur de torts. Que ce soit Pierre Mendès France (au temps de Poujade) ou Cédric Villani (sous le règne de Mélenchon), on va lui en remonter, au dégonflé qui plane ! On va lui expliquer les contrats de travail, à l'intello qui, depuis son nuage, croit qu'ils sont tombés du ciel ! Bref, il faut sauver l'intellectuel de lui-même en lui administrant, comme dit Poujade, « une bonne leçon² ».

Cette leçon, Roland Barthes la compare, dans son livre, à une opération de l'appendicite : l'opération destinée à sauver l'intellectuel de son égoïsme et de

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

sa suffisance consistant en l'ablation de l'appendice hypertrophié qui l'empêche de vivre (et nous pourrit la vie). Or l'appendice est la tête – comme disait Jean-Marie Le Pen à propos de Dominique Strauss-Kahn, puis Marine Le Pen à propos de Frédéric Mitterrand : « Le poisson pourrit par la tête¹. » L'intellectuel, il faut l'étêter pour donner une chance à l'atrophie de son corps. Son bourreau est aussi son médecin, et la cure qu'il propose est à l'image d'un homme qui, à l'inverse de l'intellectuel, est « increvable² », dont les campagnes sont des performances, dont la résistance légendaire plie l'acier (« Pujade, c'est le diable en personne », qui crève « toutes les voitures dont il se sert³ ») et dont l'ubiquité, celle de Pujade, qui est « partout à la fois⁴ » – ou celle de Mélenchon, qui, par la grâce d'un hologramme, se trouve simultanément ici et là –, est perçue comme une générosité.

1. Le lundi 5 octobre 2009, Marine Le Pen accuse Frédéric Mitterrand de pédophilie en réaction à certains passages de son ouvrage, *La Mauvaise Vie* (Robert Laffont, 2005), concluant par ce dicton.

2. Roland Barthes, « Pujade et les intellectuels », *Mythologies*, *op. cit.*, p. 182-190.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

Une vérité spectaculaire est-elle un mensonge ?

« Le peintre fera ce qui donne l'impression
d'être un cordonnier, alors que lui-même ne
s'y entend pas en cordonnerie. »

Platon, *La République*

Dimanche 5 février 2017, par la magie de la technique, Jean-Luc Mélenchon tint simultanément meeting à Lyon (où il était physiquement présent) et à Paris (près d'Aubervilliers, où son hologramme parlait à sa place). Hormis les 50 000 euros que ça lui a coûté, le prix à payer pour une performance (si réussie qu'elle lui valut même les compliments de ses adversaires) réside uniquement dans l'image qu'elle donne : l'image d'une image, l'image d'un reflet. Jean-Luc Mélenchon a pris son propre fantôme comme porte-parole.

Dans *La République*, Platon n'a pas de mots assez durs pour les peintres, et en particulier pour les auteurs de trompe-l'œil – des sorciers auxquels le philosophe reproche d'être aussi loin que possible de la vérité. Au lieu d'aider au progrès de la connaissance en élevant le regard à la contemplation des idées, les peintres leur substituent des images si

puissantes qu'elles nous fascinent pour elles-mêmes. Tels les raisins de Zeuxis que les grives venaient picorer sur la toile tant ils étaient bien représentés, un hologramme témoigne non pas de la présence de quelqu'un, mais *de son absence*. Du point de vue de Platon, ce n'est pas Mélenchon que les gens ont applaudi, mais la confondante image de Mélenchon.

Or, dans *La République*, l'équivalent moral de l'image en trompe-l'œil est le mensonge d'un discours qui, comme un hologramme, nous fait prendre des vessies pour des lanternes... À la falsification du réel, en laquelle consiste l'idolâtrie des images, correspond chez Platon une falsification de la parole qui s'attache aux effets de manche – c'est-à-dire au charme et à l'hypnose plus qu'à la recherche de la vérité.

Aux yeux de Platon, le tribun qui veut plaire à son public remplace (comme le peintre) la vérité par un discours, et la présence par un spectacle. Les artifices du peintre (dont les productions n'existent pas davantage que les reflets d'un miroir) correspondent aux formules du politicien dont la sincérité spectaculaire relève uniquement de l'art d'envoûter. En un mot, le démagogue (ou le sophiste) singe la vérité comme un peintre substitue l'image à l'idée.

Platon pouvait-il imaginer, quand il filait cette métaphore, qu'un homme pût un jour lui-même devenir un trompe-l'œil ? Ou qu'en s'offrant, d'emblée, à son public sous la forme d'un mirage, il le renseignât à l'avance, et gratuitement, sur les illusions qu'il s'apprête à lui vendre ? Un homme qui se déguise en image est une sirène qui met en garde contre son propre chant.

L'hologramme suffit-il à la résurrection ?

Suffit-il qu'une comédie musicale (*Hit-parade*) mette en scène les silhouettes en 3D de Claude François, Dalida, Mike Brant ou Sacha Distel pour qu'ils soient de retour ? Qu'est-ce qu'un mort *en live* ?

Le lexique de la résurrection n'a pas sa place ici.

Que se passe-t-il quand on tombe sur la photo d'un mort qu'on a aimé ? ou quand on le croise sur un vieux film qu'on regarde par hasard ? Tendresse, puis tristesse : le rêve qu'il est encore vivant est aussitôt recouvert par le constat qu'il est mort. La stupeur d'une présence retrouvée est immédiatement rattrapée par le souvenir de l'absence, à la manière d'un évadé qu'on arrête alors qu'il n'a fait qu'un seul pas dehors... Et c'est ce minuscule intervalle de temps – où le rêve a si peu d'avance sur le réel, et où la tendresse précède la tristesse d'un pas ou deux –, cet intervalle infime, à peine prolongé par l'effet de réel d'un spectacle en 3D, qui fait parler de « résurrection » à propos de ce spectacle virtuel...

Un tel spectacle n'est pas une résurrection, mais une contradiction, l'« incompréhensible contradiction,

dit Proust, de la survivance et du néant¹ ». Passé la surprise de voir danser Dalida, Mike Brant, Sacha Distel ou Claude François, et de les entendre prononcer des phrases qu'ils n'ont jamais dites, le spectacle de ces ombres lumineuses nous dit qu'elles sont mortes, et ne ressuscite qu'une seule chose : l'amertume de le savoir.

Et plus les moyens sont extraordinaires, plus l'effet de réel est puissant... plus le sentiment de l'absence vient, impitoyablement, rectifier dans l'instant l'illusion fugace de croire ce qu'on voit. Quand on nourrit l'imaginaire de tous les artifices, c'est la tristesse qu'on alimente.

1. L'expression apparaît dans *Sodome et Gomorrhe*, au chapitre sur « Les intermittences du cœur », quand le narrateur, qui se penche pour défaire les lacets de sa bottine, prend conscience que sa grand-mère est morte : « Je venais, en la sentant, pour la première fois, vivante, véritable, gonflant mon cœur à le briser, en la retrouvant enfin, d'apprendre que je l'avais perdue pour toujours... » Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, vol. IV, *Sodome et Gomorrhe*, t. II (1922), Garnier-Flammarion, 1987, p. 261.

Les couilles sont-elles le siège du courage ?

« Je suis en mode greffage de couilles¹ », a déclaré Nathalie Kosciusko-Morizet en mars 2016, pendant la campagne de la primaire de la droite, avant de se justifier : « Je l'ai dit dans un cadre informel, ça n'avait pas forcément vocation à être écrit dans un journal, en plus en l'occurrence *Le Monde*². » Nul ne peut, en ce sens, lui reprocher d'avoir employé cette expression. On a le droit d'être vulgaire quand on croit qu'on est *off*.

D'autant que l'hypothèse est intéressante.

Au livre IV de *La République*, Platon distingue trois parties de l'âme. Au sommet, on trouve le *Nous*, c'est-à-dire le principe rationnel. Le mouvement de l'âme dont le but est la maîtrise de soi et dont il faut souhaiter, pour cette raison, qu'il gouverne les deux autres parties, nommées *Thumos* et *Epithumia*, c'est-à-dire, en vérité, le cœur et les couilles (ou le « bas-ventre »).

En termes platoniciens : d'un côté se trouve le siège des émotions morales et, de l'autre, le mouvement de l'âme, qui a pour finalité la satisfaction de la vie dans

1. Dans un entretien accordé au *Monde*, « “NKM”, une solitaire dans la primaire », le 7 mars 2016.

2. Lors de sa venue sur le plateau de l'émission télévisée « On n'est pas couché », le samedi 12 mars 2016.

sa dimension animale (la faim, la soif et le sexe). Or l'un des enjeux de *La République* est de soumettre le *Thumos* (le cœur) au *Nous* (à l'esprit) et non à l'*Epithumia*. Si vous éduquez le cœur, il s'unit à la raison et produit une vertu énergique. Si, en revanche, le cœur est soudé aux couilles, ou à l'*Epithumia*, alors il bascule dans la colère et dans l'esclavage des passions.

C'est malheureusement cette seconde voie que Nathalie Kosciusko-Morizet semble avoir choisi d'emprunter. En voulant se donner, de cette manière, l'image d'une battante, d'une fille *qui en a*, et qui, au-delà du langage fleuri, a pour but de « transformer véritablement le pays » sans « faire les choses à moitié », en disant qu'elle *a des couilles* (ou qu'elle en greffe) pour dire qu'elle n'a peur de rien et qu'elle est prête au combat, NKM se fait de la chose une idée tout à fait fautive : les *couilles* ne sont pas une métaphore du courage, mais une métaphore de l'arrogance, c'est-à-dire de la faiblesse.

Les gens qui brandissent leurs attributs sont les mêmes qui croient qu'on existe quand on s'oppose, qu'on est viril quand on se gratte les couilles, et qu'on est mieux entendu quand on parle plus fort. En un mot, dire qu'on *a des couilles*, c'est brandir les couilles qu'on n'est pas sûr d'avoir.

J'en veux pour preuve que, lorsque don Diègue, le père du futur Cid, giflé par le père de Chimène, demande à son fils de laver son honneur, il ne lui dit pas : « Rodrigue, mon fils, as-tu des couilles ? » Mais (en héritier de Platon) : « Rodrigue, mon fils, as-tu du cœur¹ ? » Prendre le bas-ventre pour le siège du courage, c'est se tromper d'endroit.

1. Pierre Corneille, *Le Cid* (1637), acte I, scène 5.

Quand la loi fait la morale

Deux Marocains en couple se sont fait agresser dans leur appartement, à Béni Mellal. L'agression a été filmée et mise en ligne par les agresseurs eux-mêmes. Deux hommes ont été torturés, roués de coups puis jetés nus dans la rue. L'agression est atroce, mais elle est banale. Les bourreaux d'homosexuels sont légion dans le monde entier.

En revanche, ce qui est ahurissant – quoique très largement répandu sur le continent africain –, c'est la réaction des autorités qui ont arrêté, certes, les quatre agresseurs, mais aussi (et surtout) les deux victimes. La première d'entre elles a déjà été condamnée à deux mois de prison ferme pour « coups et blessures » et pour « homosexualité », en vertu de l'article 489 du Code pénal marocain, qui criminalise les « actes licencieux ou contre nature avec un individu du même sexe ». L'homosexualité étant illégale au Maroc, au regard du droit marocain les victimes sont plus coupables que leurs agresseurs.

Imaginons qu'une telle histoire soit transposée en France.

Même les tenants de la Manif pour tous seraient scandalisés. Même le cardinal Barbarin (dont on connaît le tempérament compréhensif, et qui représente lui-même une institution dont, comme au

| | |
|---|-----|
| « Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre » | 518 |
| Le clitoris, ou l'organe de la civilisation | 520 |
| Rien n'est plus tentant que de résister à la tentation..... | 523 |
| La culture du viol..... | 526 |
| Quand la police tue..... | 528 |
| L'injustice climatique | 530 |
| La mort est toujours jeune | 533 |
| « Comment se fait-il que la vie soit si courte, et les journées si longues ? » (Woody Allen)..... | 535 |
| Les moulins à vent..... | 538 |
| | |
| Remerciements | 541 |

Du même auteur

- Un jeu d'enfant : la philosophie*, Fayard, 2007 ; Pocket, 2008.
- L'Endroit du décor*, Gallimard, 2009.
- La Dissertation de philo* (dir.), t. I, Fayard, 2010 ; Le Livre de poche, 2011.
- Le Philosophe de service, et autres textes*, Gallimard, 2011.
- La Dissertation de philo* (dir.), t. II, Fayard, 2012 ; Le Livre de poche, 2014.
- Matière première*, Gallimard, 2013.
- Dictionnaire amoureux de Marcel Proust*, avec Jean-Paul Enthoven, Plon/Grasset, 2013.
- Le Snobisme*, avec Adèle Van Reeth, Plon/France Culture, coll. « Questions de caractère », 2015.
- Anagrammes pour lire dans les pensées*, avec Jacques Perry-Salkow, Actes Sud, 2016.
- Little Brother*, Gallimard, 2017.